

Jour 1



Dom

J'ai quinze ans et j'habite le quatorzième arrondissement de Paris, normal, je suis breton. Mon nom de famille c'est Le Goff, chez nous on dit *Ar Gov*. Je porte un triskell au poignet, attaché par un lien bleu marine. Dans un mois, aux vacances de Pâques, on part pour l'île de Groix, berceau de la famille. En attendant, demain je vais au collège. Il est minuit plein. Papa croit que je dors, mais je joue à un jeu vidéo. Avec mon casque sur les oreilles, je progresse au cœur d'une légende celte en reconstituant des runes. Mon avatar est super courageux. Il ne tressaille même pas quand une forme invisible le frôle. Je voudrais être ce genre d'homme, je le serais peut-être devenu si Claire n'était pas partie « au bout du bout du monde » il y a cinq ans. Depuis je grandis à l'envers dans ma tête, un peu comme ces marathoniens qui courent à reculons, ou les saumons qui remontent le cours du fleuve.

La chambre de papa est à l'autre bout du couloir, il ne risque pas de me surprendre. Mon avatar vient de bondir pour éviter un démon avec des bougies allumées à la place des doigts, il les agite pour troubler le voyageur perdu sur la lande. Et puis brusquement, le jeu disparaît de l'écran. Enfin pas d'un coup carrément : par morceaux, par fenêtres successives, un phénomène impossible, diantrement incroyable. Diantrement, j'ai trouvé ce mot dans un livre. J'aime les mots différents, les gens pas comme les autres, les événements hors norme. Et je déteste perdre, ce qui va arriver si mon jeu plante. Juste au moment où j'atteins le niveau supérieur, non, non, non ! Les personnages perdent leurs pixels, le décor s'efface, mon écran devient tout noir. Je ne peux pas crier, ça réveillerait papa. Je martèle les touches du clavier. Je vérifie que la prise n'est pas débranchée. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je repousse le souvenir de Claire quand elle chantait « Sur l'écran noir de mes nuits blanches moi je me fais du cinéma », je m'interdis de penser à elle, ça fait barrage aux larmes. Je retire mon casque et le laisse autour de mon cou comme un collier. Je passe la main dans mes cheveux emmêlés. Je ferme les yeux, masse mes paupières fatiguées.

Soudain je relève la tête. C'est quoi cette cavalcade dans l'escalier de l'immeuble ? Je ne rêve pas, on vient de sonner ? Ce n'est plus dans le jeu, puisque mon ordinateur a buggé.

Papa a dû ouvrir, j'entends des gens parler. Qui peut débarquer à minuit ? C'est plus fort que moi, ma première pensée est pour Claire, que je n'appelle plus maman depuis qu'elle

nous a plantés là comme deux idiots. Elle est revenue? Ça y est, enfin? Elle a fini de soigner les enfants des autres, on va de nouveau être une famille, redevenir légers et heureux? Je vais arrêter de rêver d'elle pour mieux la chasser de mes pensées au réveil? Il n'y aura plus ma douleur derrière chaque lever de soleil?

Je recule ma chaise en oubliant le casque autour de mon cou, la fiche s'arrache en se tordant, je m'en fous, je cours dans le couloir. La porte de l'appartement est grande ouverte sur l'escalier sombre. Les voix viennent de la chambre de papa. Je fonce. Ils sont trois, deux hommes et une femme, tout en blanc, avec les lettres Samu en bleu dans leur dos. Claire n'est pas avec eux. Ils sont penchés sur papa, qui est allongé, nu sur les draps de son lit, devant ces inconnus. Ses yeux sont ouverts mais il ne me voit pas. Sur son torse il a des électrodes reliées à un défibrillateur. Je connais ce matériel, on a eu une formation au collège. Il y en a un au réfectoire et un dans le gymnase. Comme à la télé, j'entends: « Écartez-vous, on le choque. » Les deux hommes lèvent les mains pour montrer qu'ils ne touchent pas le corps. La femme appuie sur un bouton, papa tressaute, la ligne sur l'écran ondule puis redevient plate.

J'ai dû faire un bruit. La femme se retourne et m'aperçoit. Elle fait un signe à l'homme grand et mince aux yeux bleus tout ronds. Il vient vers moi et m'entraîne dans le couloir. Je proteste:

- C'est mon père, je veux rester!
- Tu as quel âge?
- Quinze ans.

Je fais plus vieux à cause de ma taille, j'aurais dû tricher. Le monsieur me sourit. Son nom est écrit sur sa poche: Dr T. Serfaty.

- Je m'appelle Thierry. Vous êtes combien, ici?
- Juste moi et mon père.
- Seulement vous deux?
- *Yes my lord.*

C'est sorti tout seul. *Yes my lord*, Louis de Funès le répète dans *Fantômas contre Scotland Yard*. Papa m'a offert l'intégrale de ses films, je connais les répliques par cœur.

- Derrière la porte fermée, j'entends: « L'adrénaline est passée, c'est bon? Allez, on le rechoque! »
- Tu peux me donner un verre d'eau s'il te plaît? demande le docteur Thierry.

Impossible de refuser. Il me suit à la cuisine.

- On va attendre ici ensemble pour ne pas les gêner, dit-il.

On s'assoit à la table. Nos couverts sont déjà mis pour le petit déjeuner: le bol avec Panoramix et sa potion magique pour papa, le bol *Enez Groe* – île de Groix en breton – pour moi.

Tout ça ne peut pas être en train d'arriver. Dans une seconde, papa va m'engueuler parce que je ne dors pas, m'obliger à cravacher jusqu'aux vacances, jusqu'au jour magique où on embarquera pour l'île sur le *Breizh Nevez*.

Je prends le casque autour de mon cou, il n'est relié à rien mais je le remets sur mes oreilles pour me couper du monde. On reste là, le docteur Thierry et moi, sans parler. La femme finit par nous rejoindre. D'après sa poche c'est le docteur D. Valbone. Elle est jolie et épuisée, ses cheveux blonds sont collés à son front, elle a de gros cernes sous ses yeux clairs. Papa aime les blondes, il s'est forcément réveillé pour la regarder. Elle me fait signe d'enlever mes écouteurs, j'obéis.

– Où est ta maman ?

Elle a prononcé le mot interdit.

– On n'en sait rien et on n'a pas besoin d'elle, on est très bien tous les deux !

Elle échange un regard avec le docteur Thierry qui secoue la tête. Je précise :

– Ma mère est chirurgien orthopédiste. Elle est partie il y a cinq ans faire de l'humanitaire, elle reviendra quand elle aura fini sa mission. Demandez à mon père ! Vous l'emmenez à l'hôpital ?

Elle se penche vers moi et, d'une voix douce, pulvérise ma vie.

– Je suis désolée. On a fait tout ce qu'on a pu, mais c'était trop tard. On a essayé de le réanimer, son cœur n'est pas reparti. Il était trop malade.

Je ne la crois pas. Elle parle de quelqu'un d'autre.

– Mon père est en pleine forme.

– Il était suivi par un cardiologue, il avait déjà eu des alertes.

– Non, vous vous trompez.

Le docteur Valbone pose ses mains à plat sur la table de la cuisine et dans son geste le bol Panoramax bascule et roule. Je le rattrape et le repose plus loin. Papa la tuera si elle le casse, c'est un cadeau de Claire.

– Tu t'appelles comment ? demande-t-elle.

– Dom.

– Moi aussi je m'appelle Dominique. Ton père se soignait, peut-être qu'il ne voulait pas t'inquiéter. On ne peut plus rien pour lui.

Je n'ai pas le courage de lui dire que mon nom n'est pas Dominique. Ma joie de vivre explose en éclats acérés qui se plantent dans mon cœur. Je rugis :

– Continuez ! Vous perdez du temps ! Il a besoin de vous !

– On s'est battus. C'est fini. Je suis vraiment désolée.

C'est impossible, impensable. Je suis en train de dormir et je fais un cauchemar. Le docteur Dominique plonge ses beaux yeux dans les miens.

– Ton père est mort, Dom.

Je me disloque. Papa est « parti dans le *suet* », comme on dit à Groix, parti dans le sud-est, l'aire de vent mal aimée des marins, là où il y a de la brume. Il a largué les amarres. J'ai quinze ans, Claire s'est défilée, papa vient de déménager là où on va après. Je suis tout seul maintenant.

– Où est la femme qui nous a ouvert ? poursuit-elle.

– Quelle femme ? dis-je. Il n'y a que papa et moi.

– Ton père a fait un arrêt cardiaque, il était avec une femme qui a appelé le Samu. Elle a répondu à l'interphone, elle nous a conduits à sa chambre. Puis elle a disparu.

J'ouvre de grands yeux. Elle a cru que cette femme était ma mère. Et moi je m'imaginai naïvement que papa n'avait que moi dans sa vie !

– Tu ne la connais pas, Dom ?

Je secoue la tête. L'appartement n'est pas si grand, on la cherche, elle s'est volatilisée, évaporée comme dans mon jeu vidéo.

– C'est à cause d'elle que le cœur de mon père s'est arrêté ?

Le docteur Dominique botte en touche.

– Ça aurait pu arriver n'importe quand, en marchant, en dormant, en regardant la télévision.

Il était nu sur son lit avec une inconnue. Ils ne jouaient pas au Monopoly. J'ai eu une copine suédoise en vacances l'été dernier, et une autre dans ma classe à la rentrée mais on a rompu à Noël. On n'est pas allés jusqu'au bout. Je découvre aujourd'hui que l'amour tue et que l'arrêt du cœur de papa a fait bugger mon ordinateur. Parce que c'est précisément ça qui vient de se passer. Il y a cela, cette évidence, claire comme l'eau des fontaines sur le caillou de Groix. Un ordinateur ne s'éteint pas sans raison. On n'est pas dans un film de science-fiction, c'est la réalité. Déjà, il y a dix-huit ans, avant ma naissance, le jour où oncle Yannig, le frère de papa, est mort au large de notre île en sauvant des voileux qui étaient sortis malgré la tempête, la radio s'était allumée toute seule dans la cuisine où tante Tifenn buvait son café. Il existe entre les humains et les objets un lien inexplicable.

– Je dois parler à quelqu'un de ta famille, dit le docteur Dominique.

– On vit tous dans l'immeuble. Oncle Gaston, tante Tifenn, tante Désir et les cousins parfaits, papa et moi.

– Ils sont à quel étage ?

Elle note et me laisse avec le docteur Thierry, alors que le troisième docteur reste avec papa. Je pense à Groix pour ne pas m'écrouler. Quand le roulier, le gros bateau que les anciens appelaient le vapeur et que les touristes appellent le ferry, arrive au port en venant de Lorient, il corne une fois. Quand il repart, il corne trois fois. On l'entend dans toute l'île, il rythme les journées. Papa ne peut pas être parti, je n'ai pas entendu la corne de son bateau.

Oncle Gaston, le chef de famille, le frère aîné de papa, habite deux étages plus haut. Tante Désir est juste en dessous de nous, tante Tifenn au-dessus. Mon grand-père a acheté l'immeuble avec l'argent qu'il a gagné en inventant une pièce d'accastillage pour les bateaux. Il n'était pas riche avant, il a gagné une fortune grâce à ça, et perdu son meilleur ami, ça lui a pourri la vie.

Il y a quinze marches entre chaque palier dans notre immeuble. Quand j'étais petit, mes parents jouaient à un jeu idiot : à chaque anniversaire, ils me tenaient la main, un de chaque côté, et ils me faisaient sauter les marches de mon âge : une pour un an, deux pour deux ans, trois pour trois ans. Pour mes cinq ans, j'ai lâché la main de Claire au moment où papa me donnait de l'élan. Ma tête a cogné le mur, et mes parents se sont disputés parce qu'ils avaient eu peur : « Pourquoi tu ne l'as pas retenu ? », « Il a retiré sa main ! ». On n'y a plus jamais joué après. Claire avait aussi appris en médecine à la fac de Rennes qu'un bébé devient propre quand il est capable de monter un escabeau. Elle m'a posé pendant des mois devant l'escabeau bleu de la cuisine, c'était devenu mon doudou, je n'avais pas un nounours ou un lapinou, j'avais un escabeau qu'on emportait dans ma chambre pour que je m'endorme. Quand Claire est partie, j'avais dix ans, j'ai arrêté de l'appeler maman pour la punir, j'ai demandé à papa de descendre mon escabeau-doudou à la cave. Et je suis resté coincé pour toujours sur la dixième marche.

Avant, je disais « je » en parlant de moi. Ensuite, quand Claire nous a plantés, j'ai dit « on » pour papa et moi, ça comblait le vide laissé par son absence. Maintenant, je vais être obligé de redevenir « je ». Cette nuit, j'ai perdu la seconde main qui me retenait. L'escalier est devenu un précipice.

L'amoureuse

Mon homme est mort. Tu es mort. Je t'ai vu de mes yeux traverser le miroir. Comment est-ce possible ?

On était là, dans les bras l'un de l'autre, flottant dans ce *no man's land* entre sommeil et éveil. On venait de planer, on avait tutoyé les étoiles. Je t'observais, ton visage, tes traits si familiers. Soudain tu as cessé de respirer. Sans émettre aucun son. Tu n'as pas tressailli, tu es parti sans te raccrocher à la vie. Ça a eu l'air si facile, si paisible, tu es le défunt le plus cool et le plus tranquille de la planète. Je t'ai secoué, je t'ai giflé, j'ai martelé ta poitrine, appuyé en rythme sur ton torse pour faire repartir ton cœur, ça n'a servi à rien. Tu n'étais plus là. Alors j'ai appelé le 15, j'ai supplié le médecin du Samu. Il a déclenché une équipe, c'est le mot qu'il a employé. Comme s'il avait fait jouer la clenche d'une porte donnant sur ailleurs.

Je me suis allongée à côté de toi, j'ai posé mes mains sur tes joues encore chaudes, j'avais une absurde envie du champagne frais dont j'apercevais le goulot givré dépassant du seau rempli de glaçons. J'ai attendu mille ans, le temps de devenir vieille et chenu, le temps que ta barbe pousse et te transforme en homme de Cro-Magnon. En réalité les sirènes ont retenti cinq minutes plus tard. Le Samu est basé à l'hôpital Necker, deux rues plus loin. Pendant qu'ils montaient, j'ai sorti les électrocardiogrammes du tiroir où tu les cachais pour que ton fils ne tombe pas dessus. Je me suis rhabillée à la hâte, je leur ai ouvert la porte.

À aucun moment je n'ai pensé à l'enfant. J'aurais été une mauvaise mère. Je n'ai songé qu'à toi et à moi. Je t'ai vu quitter la rive pour t'embarquer sur la *bag noz*, la barque de nuit, celle dont l'homme de barre est le dernier noyé de l'année, celle dans laquelle l'Ankou, le serviteur de la mort en Bretagne, navigue avec les âmes des trépassés. À aucun moment, je le répète, je n'ai pensé à l'enfant. Ensuite, il a pris toute la place, c'était mon héritage.

J'ai tout de suite compris que les médecins ne te ramèneraient pas. Tu aurais aimé le regard clair de la jolie blonde du Samu. Je lui ai abandonné cette coquille vide, ton corps inerte, et je suis partie avant que l'enfant se réveille. J'habite dans le même immeuble, ça facilitait les choses. Il ne doit pas savoir, pour nous. Ta famille ne doit pas savoir. Nous leur cachons notre amour depuis deux ans. [...]



Avant de se consacrer à l'écriture, **LORRAINE FOUCHET** a été médecin urgentiste. Elle est l'auteur de dix-neuf romans, dont *Poste restante à Locmaria* et le best-seller *Entre ciel et Lou* (prix Ouest et prix Bretagne), ainsi que d'une lettre ouverte à son père, *J'ai rendez-vous avec toi*. Elle vit entre les Yvelines et l'île de Groix.

Lorraine Fouchet, *Tout ce que tu vas vivre*
Roman

334 pages | ISBN 978-2-35087-510-1 | 20 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2019 | www.heloisedormesson.com